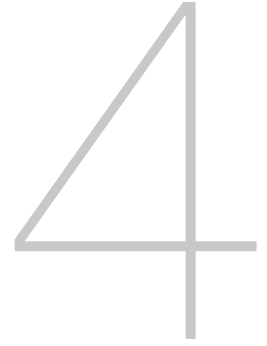


Libre cours



Actualité de la recherche sur le livre et la lecture des enfants et des jeunes

ADOLESCENCES EN GUERRE UNE REPRÉSEN- TATION DE LA JEUNESSE DANS LA LITTÉRATURE DE GUERRE DEPUIS 1968

PAR LENA LE BADEZET

Lena Le Badezet travaille sur l'histoire des représentations de la jeunesse depuis 1945. Elle a réalisé deux mémoires de recherche sous la direction d'Arnaud-Dominique Houte à Sorbonne Université : l'un portant sur la représentation de la sécurité publique dans la littérature jeunesse des Trente Glorieuses et l'autre sur celle des adolescences en guerre depuis 1968.

←

De gauche à droite et de haut en bas :

Xavier-Laurent Petit, *Be safe*, L'École des loisirs (Médium), 2007 (dernière édition : 2016).

Vincent Villeminot, *Nous sommes l'étincelle*, Pocket jeunesse-PKJ, 2019.

Guy Jimenes, *La Protestation*, Syros (Les Uns et les autres), 1993.

Axl Cendres, ill. Nicolai Pinheiro, *La drôle de vie de Bibow Bradley*, Sarbacane, 2016.

Michael Morpurgo, ill. François Place, *Cheval de guerre*, Gallimard jeunesse, 2004.

Les mots ramènent à la vie des époques englouties par l'Histoire, leur redonnant couleur, souffle, intensité. Dans les romans de guerre pour adolescent-e-s, les souvenirs prennent forme, paraissent plus réels, plus vibrants, plus vrais. La guerre passée des livres est plus tangible que celle, immédiate, des journaux télévisés. Comment a évolué la mise en mots de la guerre pour la jeunesse ? Voici des éléments de réponse portés par 55 ans de sélections critiques de *La Revue des livres pour enfants*.

La histoire des représentations est une méthode d'analyse particulière : elle ne repose pas sur les faits historiques en tant que tels, mais sur la manière dont les contemporains les mettent en mots ou en images. L'intérêt de cette étude est loin de reposer dans la représentation directe de « l'horrible bric-à-brac de la guerre » comme l'écrit Michael Morpurgo dans son magnifique roman *Cheval de guerre* (ndrl : les références des romans cités se trouvent en fin d'article). Où cet intérêt réside-t-il ? Dans la manière dont les autrices et auteurs mettent en scène les personnages qui vivent la guerre.

Les projections des adultes sur la jeunesse sont révélatrices de leurs conceptions pour l'avenir, et une conception de l'avenir à un moment donné nous renseigne aussi sur le passé.



↑
Michael Morpurgo, ill. François Place, *Cheval de guerre*, Gallimard jeunesse, 2004.

Cette analyse s'appuie sur les sélections annuelles de *La Revue des livres pour enfants* (anciennement *Bulletin d'analyses de livres pour enfants*) : plus de 300 numéros ont été ainsi systématiquement feuilletés à la recherche d'œuvres adressées aux adolescent·e·s de 11 à 18 ans qui traitaient de notre thématique, et de 1968 à 2022 ont été relevés 287 titres classés dans une bibliographie chronothématique. La césure de 1968, parce qu'elle fut le temps d'une libéralisation progressive des mœurs dans la société française, est pertinente.

QUELS ÉDITEURS, ET AUTEURS, AU SERVICE DE QUELLES VALEURS ? Quelles maisons d'édition ?

Une première sélection nous a permis de mettre en évidence certaines caractéristiques de la production depuis 1968, du moins celle mise en valeur par *La Revue des livres pour enfants*, reflet du travail du Centre national de la littérature pour la jeunesse (service de la Bibliothèque nationale de France). Les titres pour adolescent·e·s traitant de la guerre mis en valeur par le CNLJ proviennent pour :

- 58 d'entre eux, de petits éditeurs jeunesse ou indépendants,
- 87 de maisons d'édition que l'on peut qualifier de « progressistes », un terme que nous allons définir. Exemples : Syros, créée par le

Parti socialiste unifié en 1982 ou La Farandole, liée au Parti communiste français.

- 142 de grandes maisons d'édition telles Gallimard ou Hachette, qui portent des valeurs différentes mais sont ici répertoriées ensemble.

Plus de la moitié des titres ont donc été publiés par des maisons d'édition à tendance « progressiste », c'est-à-dire que leur but – affiché ou non – est de faire évoluer les questions d'égalité hommes-femmes, les questions ethniques, relatives aux minorités noires ou arabes notamment, à la classe sociale, aux orientations sexuelles et identités de genre. « Sur toutes ces questions, le corpus de jeunesse sert de caisse de résonance aux débats qui agitent la société adulte », rappelle Christian Chelebourg (« Civiliser la jeunesse », 2015¹). Caractéristiques de cette production « progressiste » : elle entre en contradiction avec le « moralisme conservateur », celui d'une partie du monde de l'édition, illustré notamment par les pamphlets de Marie-Claude Monchaux, comme dans *Écrits pour nuire*², publié en 1985 par l'Union nationale inter-universitaire, proche de l'extrême-droite. Celle-ci y accuse la littérature pour adolescent·e·s, et notamment les collections dans lesquelles sont publiés la majorité des romans de cette étude, comme « Travelling » chez Duculot par exemple, de déboucher la jeunesse en l'incitant à la perversion et



↑

Axl Cendres, ill. Nicolai Pinheiro, *La drôle de vie de Bibow Bradley*, Sarbacane, 2016.

à la désertion. La production « progressiste » du livre jeunesse s'oppose dans un second temps à la logique de marché de la production éditoriale jeunesse de masse. Elle revendique la publication de romans édifiants et non purement divertissants, tels que sont parfois considérés les romans de série des Bibliothèques Verte ou Rose chez Hachette par exemple.

D'un point de vue moral, social et politique, les valeurs qui sont transmises à leurs lecteurs·trices sont celles de la justice, la tolérance, l'égalité, la solidarité et l'humanisme. La sensibilité politique de ses acteurs s'étend sur l'échiquier politique de la gauche modérée à la gauche radicale, même si des exceptions peuvent être trouvées à cette généralité.

En outre, ces maisons d'édition mettent en valeur, tout au long de la période, une production de livres pour adolescent·es en langue française pour tenter de contrer l'américanisation de la production de masse du livre jeunesse. Déjà entre 1968 et 1979, plus de la moitié des romans répertoriés dans *La Revue des livres pour enfants* avaient pour langue originale le français (26 sur 50). Depuis 2010, ce sont les trois quarts des titres pour les adolescent·es traitant de la guerre qui le sont (50 sur 77).

Des auteurs ? Beaucoup d'autrices...

Quel est le profil des auteurs·trices de livres pour adolescent·es qui abordent ce sujet dans leurs romans ? Sur les 287 titres repérés dans La RLPE, on note dans un premier temps une féminisation

du groupe auteurs : entre 1968 et 1980, les autrices n'en représentaient qu'un quart, contre la moitié aujourd'hui.

On note également que les auteurs·trices qui écrivent le plus sur la guerre sont ceux et celles qui l'ont vécue. Écrivant en général pour un public qui a une trentaine d'années de moins qu'eux, ils transmettent donc nécessairement des conceptions et idées propres à la génération de laquelle ils sont issus. C'est en cela que le temps des représentations est un « temps long », car on peut aisément imaginer que le système de valeurs transmis par un auteur du baby-boom à un lecteur de la génération Z (née entre 1995 et 2005) l'influence nécessairement – dans l'assimilation ou le rejet –, comme le ferait un parent. Les auteurs·trices se font ainsi bien souvent passeurs de mémoire : l'événement traumatique qu'a été la Seconde Guerre mondiale occupe à lui seul plus d'un tiers de la bibliographie (92 titres sur 287, voir notre graphique). Les fictions s'accompagnent de tout un appareil didactique (notes d'auteur, cartes, points historiques, documentation), leurs auteurs·trices se font à la fois professeurs d'histoire et éducateurs. Les intrigues font également intervenir des personnages historiques réels, comme William Colby et Richard Helms dans *La drôle de vie de Bibow Bradley* d'Axl Cendres en 2012³, qui dirigeaient la CIA entre les années 1960 et 1970, lorsque celle-ci menait des expériences parallèles ayant pour but de contrôler et programmer les esprits dans le cadre du programme MK-Ultra.

Seconde Guerre mondiale et « devoir de mémoire »

Les auteurs·trices semblent mus par l'angoisse grandissante de l'oubli de la mémoire des conflits passés et la crainte de leur résurgence, dans un contexte de guerre froide ou de bouleversements sociétaux tels le terrorisme à partir des années 1990-2000 ou la montée de l'extrême-droite en Europe depuis les années 2000-2010. Sempiternellement, leurs romans mettent en garde contre le « fascisme », tel est le terme des auteurs·trices dont ils usent dans une acception très large, qui englobe la critique de tous les totalitarismes d'Hitler à Staline. Ils convoquent la mémoire comme arme pour se prémunir contre le « fascisme » dont l'ombre plane sur toutes les pages et tous les mots de la production jeunesse sur le thème de la guerre, y compris sur ceux qui ne traitent pas de la Seconde Guerre mondiale.

Pour étudier plus en détail la représentation de la guerre parmi ces 287 titres, il a fallu opérer une seconde sélection de romans lus entièrement afin d'en dégager les évolutions principales. Pour ce faire, nous avons sélectionné dix titres par décennie, en tentant de réduire au minimum les

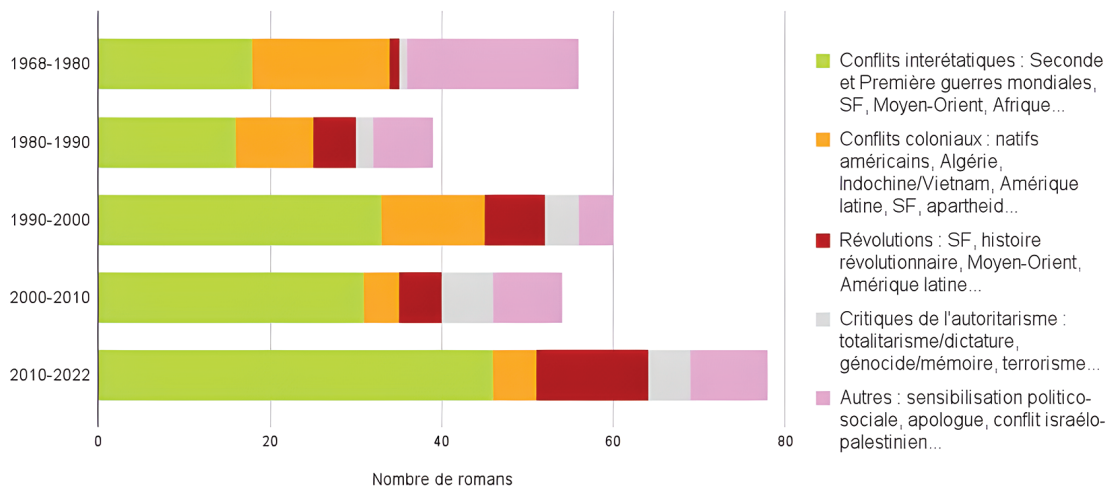
biais de sélection grâce à des critères systématiques (par décennie, pas plus de deux ou trois titres traitant de la Seconde Guerre mondiale, au moins un ouvrage de science-fiction, par exemple). Parmi ces 50 titres, on compte 15 autrices contre 35 auteurs, dont 9 auteurs·trices ouvertement militant·e·s de gauche, et 9 livres représentant positivement un personnage militant de gauche (et aucune occurrence de figure conservatrice dans les deux cas).

42 livres sur 50 présentent une fin optimiste, ce qui est relativement peu par rapport à la production jeunesse pour adolescent·e·s dans son ensemble. Logiquement, la littérature jeunesse de guerre est plus àpre.

JEUNESSES DE PAPIER, QUELLES REPRÉSENTATIONS ?

Dans ces romans, l'adolescence est envisagée comme un âge de rupture, notamment entre les années 1968 et 2000. Cette représentation conflictuelle s'explique par l'histoire de la perception de la jeunesse depuis 1968. Celle-ci s'est peu à peu constituée en groupe, qui, s'il ne dispose pas nécessairement de valeurs communes, dispose au moins d'une culture collective.

Proportion des différents types de conflits représentés dans les romans de guerre pour adolescent.es en fonction de la décennie de 1968 à nos jours (sur 287 titres)



Thèmes classés par ordre croissant de citations, ainsi, parmi les conflits interétatiques, la Seconde Guerre mondiale apparaît dans le plus de romans, et les conflits entre pays africains sont les moins présents.

Personnages et lecteurs : une même rupture avec les normes

L'adolescence est l'âge du questionnement et les romans incitent le lectorat à remettre en cause la société, les prérequis, la parole des parents, des politiques, les préjugés. Leurs romans sont comme des textes initiatiques, leurs intrigues éduquent et édifient à la fois les personnages et leurs homologues de chair et d'os, les lecteurs. Ceux-ci sont en général un peu plus vieux que leurs alter ego de papier, ce qui permet aux auteurs d'aborder des thèmes plus matures : sur les 50 titres lus en entier pour cette étude, 12 romans mettent en scène un ou plusieurs personnages principaux de plus de 19 ans.

Ils mettent souvent en scène deux personnages que tout oppose, ou dans deux camps opposés. Citons Sadie, protestante, et Kevin, catholique, qui durant le conflit nord-irlandais, parviennent à dépasser leurs préjugés mutuels pour s'enfuir vivre leur histoire d'amour dans *Au-delà des barricades* de Joan Lingard en 1973. La guerre fait passer personnage et lecteur de l'en-

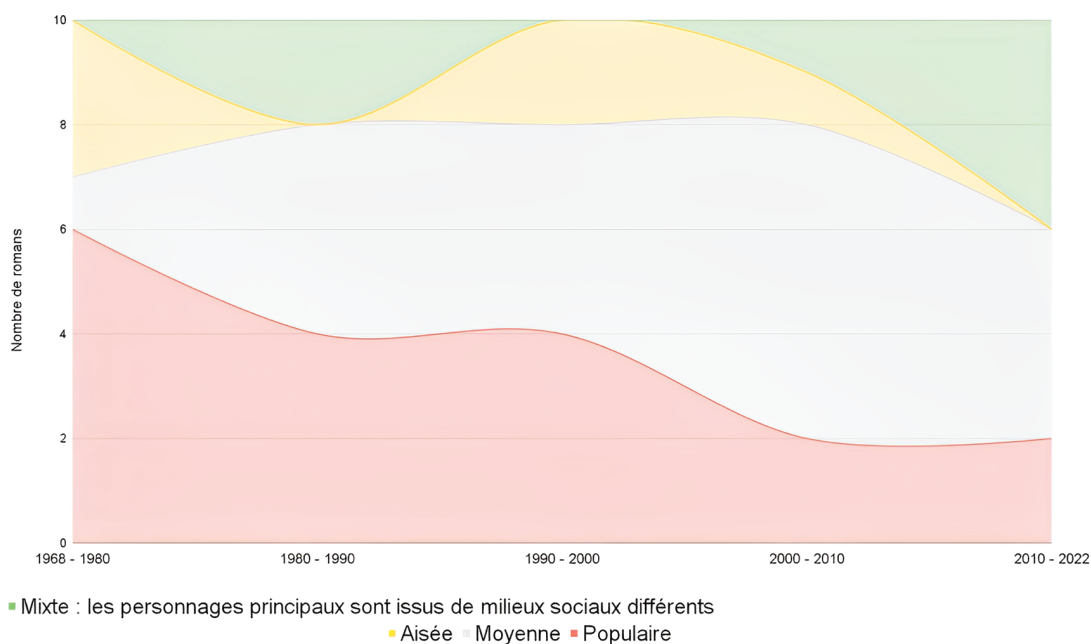
fant naïf à l'adulte éclairé : lui demandant de toujours garder en tête qu'il devra rester intelligent, juste, intègre, courageux et critique tout au long de sa vie, après la guerre... comme après la lecture du roman.

Contre l'oppression sociale

Présentant des situations et des problématiques dont le lecteur n'a pas nécessairement l'expérience, la pauvreté, le sexisme, le racisme, ou le validisme, l'auteur·trice le sensibilise aux questions et luttes sociales et politiques. C'est ce qu'on peut observer sur notre deuxième graphique.

Selon les données que collationne le ministère de la Culture (résultats 2018⁴), on sait que les lecteurs sont en majorité des enfants de cadres supérieurs depuis les années 1980. On observe pourtant au sein des 50 romans une forte proportion de personnages principaux issus de milieux populaires, ainsi que la récente augmentation du nombre d'intrigues mettant en scène plusieurs personnages de classes sociales différentes.

Évolution de la classe sociale du ou des personnages principaux des romans du corpus restreint (50 titres) de 1968 à nos jours



Dans le contexte de la guerre, on remarque que les personnages qui sont issus des minorités sont avant tout présentés comme des doubles victimes de l'oppression et de la guerre : dans une perspective intersectionnelle. Présentés également comme des héros menant une double lutte – contre l'oppression et contre la guerre –, ces personnages poussent le lecteur à s'engager émotionnellement dans leurs combats. Cette littérature progressiste envisage les luttes sociales comme légitimes. La guerre devient un prétexte pour les mettre en scène et édifier le lectorat sur des problématiques auxquelles il peut parfois ne pas être confronté, ou de moins en moins, pour ce qui est des problématiques en termes de « classes ».

Enfin, on note tout de même, notamment au début de la période (1968-1990), une représentation encore influencée par des mentalités plus traditionnelles... avec des femmes pacifistes ou des personnages racisés ayant besoin d'être sauvés. Alors que la classe populaire est depuis 1968 représentée sans stéréotype.

Classes populaires, femmes, minorités : de l'invisibilisation à la revendication

Les années 1990-2010, celles de l'idée d'une « fin de l'histoire⁵ », selon une perception liée au triomphe des États-Unis, à la fin de la guerre froide dans les années 1990, à la massification de la classe moyenne, et au sentiment occidental de vivre dans un monde pacifié, semblent quant à elles relativement mettre de côté les représentations revendicatrices dans la littérature jeunesse de guerre. Les classes populaires, notamment, se voient invisibilisées par la massification des classes moyennes et du féminisme, qui s'est institutionnalisé pendant cette période.

Néanmoins, la séquence de 2010 à nos jours repolitise les récits, notamment avec la question des minorités. Le nombre de personnages issus de minorités représentés et leurs revendications augmentent fortement depuis la reprise des luttes sociales et politiques des années 2010. En témoigne l'augmentation du nombre de romans traitant de conflits interétatiques au Moyen-Orient dans la bibliographie de 287 titres. Ainsi Catherine Cuenca dans *Sauver Mina* (2021) critique

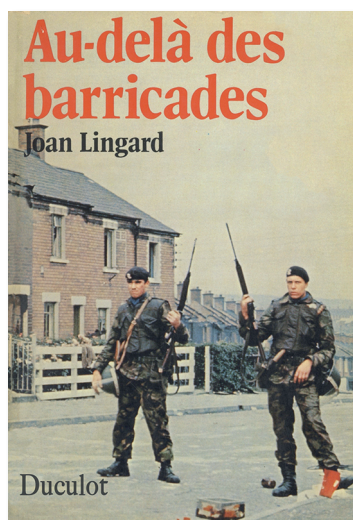
l'interventionnisme occidental, ici dans la guerre contre l'État islamique, alors que l'héroïne est engagée au sein des combattantes kurdes des Unités de défense des femmes en Syrie. À la fois doublement victimes et doublement héros, ces personnages minorisés témoignent de la pluralité de la représentation des jeunesses en guerre dans le corpus. Ce processus s'illustre bien dans l'évolution de la part de romans par décennie qui présentent un rôle féminin important dans l'intrigue : de 4 sur 10 entre 1968 et 1980, on passe à la totalité des romans de 2010 à nos jours, alors que les personnages principaux se féminisent de plus en plus.

QUEL(S) ENNEMI(S) ?

La représentation esquissée ici découle logiquement de la critique de la guerre elle-même et de ses acteurs eux-mêmes au sein des romans étudiés. Fustigeant l'institution militaire, défendant corps et âme les soldats du contingent identifiés comme des victimes de guerre, glorifiant les déserteurs, identifiant les coupables du déclenchement des guerres systématiquement comme les chefs des deux camps, faisant de l'armée un vivier potentiel de l'autoritarisme – sans pour autant inscrire tous ses membres dans des dynamiques d'oppression sexiste, raciste ou autoritaire –, la production littéraire autour de la guerre se veut juste, humaine et rationnelle. Expliquer les causes qui poussent les individus aux pires crimes, afin que ses lecteurs ne reproduisent pas les mêmes erreurs dans leurs vies d'adultes, voilà l'objectif – d'ailleurs souvent assumé par les auteurs·trices – de cette représentation.

Dans une société profondément marquée par les charniers du siècle dernier, les auteurs·trices jeunesse qui écrivent sur la guerre le font pour rappeler à leurs lecteurs qu'il faut tout faire pour l'éviter : une guerre n'est jamais glorieuse, et pousse des humains qui pourraient être frères et sœurs à s'entretuer.

Réhumaniser les victimes du camp opposé, et réhumaniser l'ennemi, se rappeler que le lecteur occidental est aussi perçu comme l'ennemi déshumanisé pour tel ou telle autre que le système opprime par ailleurs, voilà comment éviter la



↑
Joan Lingard, trad. de l'anglais (Royaume-Uni)
par Jean-François Crochet, *Au-delà des barricades*,
Duculot, (Travelling), 1973.



↑
Catherine Cuenca, *Sauver Mina*, Scribneo, 2021.



↑
Vincent Villeminot, *Nous sommes l'étincelle*,
Pocket jeunesse-PKJ, 2019.

guerre, dans la littérature jeunesse. Contre la haine, la guerre et la violence, systématiquement opposer l'amitié, l'amour et la raison.

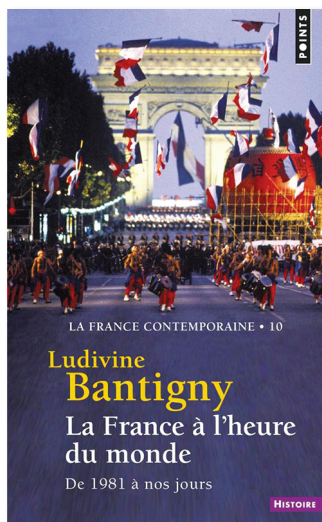
Face au conflit guerrier, la solution est alors bien souvent la fuite, la désertion, la sécession. Une défense existe cependant, ne surtout pas abandonner sa capacité à penser⁶. C'est pourquoi l'image des organisations armées et l'embrigadement que les auteurs leur prêtent dans le corpus de 50 titres est également de plus en plus négative, cela, tandis que l'idée de guerre disparaît de plus en plus des sociétés occidentales, notamment avec la suppression du service militaire.

Face à un pouvoir oppresseur, une réponse armée à la guerre est toutefois possible, comme un mal nécessaire. Le « paradoxe de la tolérance⁷ » selon l'expression de Karl Popper (ne pas tolérer l'intolérance, car la tolérer finirait par rendre, à terme, la société intolérante dans son ensemble) impose parfois de se battre contre l'obscurantisme et l'autoritarisme. Toutefois, les conditions de la représentation de la violence sont bien spécifiques. Le régime ou les idées combattues doivent alors nécessairement se revendiquer d'un conservatisme moral, social et politique

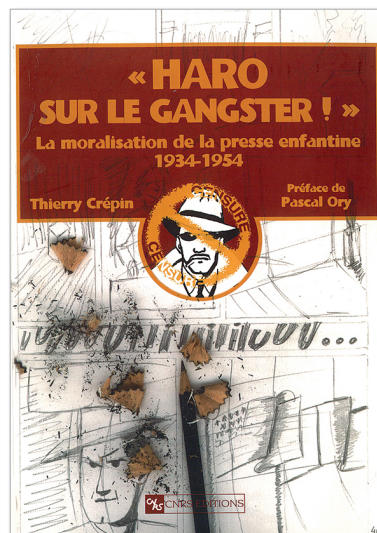
autoritaire pour justifier une réponse armée : à l'image de l'Europe des totalitarismes durant la Seconde Guerre mondiale. Plus ce spectre est ravivé, plus la lutte armée est légitime.

Cette réponse armée est alors le fruit d'une défense, car la littérature jeunesse étudiée ici ne saurait justifier l'attaque. Si dans un contexte récent de reprise des luttes politiques, les romans du corpus se mettent parfois à rêver de révolution, comme dans *Nous sommes l'étincelle* de Vincent Villeminot, l'épreuve des faits dans les romans poussent les personnages à privilégier des actions violentes symboliques, jusqu'à leur propre mort, plutôt qu'une révolution armée, organisée et préméditée.

De même, la résurgence de la révolution comme lutte armée depuis les années 2010 se fait exclusivement dans le cadre de récits de l'imaginaire et de science-fiction ou dans le cadre de récits historiques, afin que le combat violent contre l'État puisse se justifier moralement. La littérature de guerre pour adolescent·e·s qui émane des éditeurs et auteurs les plus progressistes du champ éditorial n'incite pas à l'insurrection, au contraire!



← Ludivine Bantigny, *La France à l'heure du monde : De 1981 à nos jours*, Seuil (Points Histoire), 2013 (édition révisée de 2019).



→ Thierry Crépin, *« Haro sur le gangster ! », la moralisation de la presse enfantine 1934-1954*, CNRS éditions, 2001.

CE QUE CES REPRÉSENTATIONS RÉVÈLENT DE NOUS-MÊMES

Depuis 1968, il y a eu plusieurs phases.

La guerre a d'abord été représentée comme un enjeu politique et social clivant dans les années 1968-1990. Il s'agissait alors d'édifier politiquement et socialement la jeunesse, dans un contexte de changement des mentalités. Aussi les romans présentaient-ils les conséquences des guerres, notamment des conflits coloniaux qui avaient eu lieu une dizaine d'années plus tôt, sans toutefois proposer aux lecteurs·trices d'agir contre les fondements politiques des systèmes qui les permettaient.

Puis, entre 1980 et 2010, la production devient résolument anti-guerre et pacifiste. Témoignant d'une mentalité de « fin de l'histoire », les romans de cette séquence visent alors à promouvoir la démocratie, en l'opposant à la guerre généralement associée à des États autoritaires. Cette production, dans sa dimension didactique, vise à éduquer ses lecteurs afin qu'ils ne reproduisent pas, dans le futur, les mêmes erreurs que leurs aînés. La séquence suivante, à partir des années 2000-2010 jusqu'à nos jours, amorce la fin de ce que nous pourrions nommer une « parenthèse de coton ».

Peu à peu, les luttes politiques et sociales, en sommeil depuis les années 1980, reprennent. Émeutes de 2005, crise économique de 2008, Printemps arabe en 2011, attentats de 2015 à Paris, MeToo, Gilets jaunes en 2018... La liste des événements sociopolitiques de ces quinze dernières années semble accélérer la marche de l'histoire, qui avait été comme mise en pause, comme l'explique Ludivine Bantigny dans *La France à l'heure du monde*, édition 2019 chez Seuil.

Apparaissent alors des représentations plus politiques dans la littérature pour adolescent·e·s. Exemples : des scènes et espaces de manifestations s'apparentant à des zones de guerre, dénonçant des devoirs de mémoire non aboutis, comme celui de la guerre d'Algérie, ou des demandes de comptes aux gouvernements quant à leur gestion de la crise migratoire. Néanmoins, la littérature jeunesse de guerre, par nature, reste perpétuellement prudente quant à la mise en scène de la violence au sein de ses pages, ainsi que l'a démontré Thierry Crépin (*Haro sur le gangster !*, 2001⁸).

En définitive, la production de littérature de guerre des acteurs « progressistes » du livre jeunesse reste un outil de moralisation de la jeunesse. Si elle semble moins enfermée dans

des carcans de représentations conservateurs que l'on peut observer sur la période précédant 1968, elle propose elle aussi une vision de la guerre et de la société normée, issue de conceptions morales, sociales et politiques contextualisées. La différence principale – centrale – entre l'avant et l'après 1968 réside peut-être dans l'éloge de l'esprit critique et de la réflexion : la production jeunesse normée des Trente Glorieuses pouvait être qualifiée d'outil de contrôle moral de la jeunesse, et celle qui intéresse cette étude s'envisageant plutôt comme un outil de moralisation. Sa justification réside avant tout dans la responsabilisation de ses lecteurs·trices, les invitant à douter, à forger leurs propres opinions, à s'investir, à ressentir de l'empathie et à s'engager. Louant le monde de l'enfance et de l'adolescence, on sent chez ces auteurs·trices toute la considération bienveillante qu'ils et elles portent à leurs lecteurs. Les mots d'Allis, à la fin de *Nous sommes l'étincelle* de Vincent Villeminot, pourraient alors faire office de morale à cette conclusion : « Tu sais, on dit que quitter l'enfance, c'est perdre ses utopies... Devenir raisonnable. Moi, je crois que c'est l'inverse. C'est plutôt les choisir. » ♦

Romans cités

Michael Morpurgo,
ill. Willi Glasauer,
trad. de l'anglais (Royaume-Uni) par André Dupuis,
Cheval de guerre,
Paris, Gallimard (Folio Junior), 1986, p. 65.

Axl Cendres,
La drôle de vie de Bibow Bradley,
Sarbacane (Exprim'), 2012.

Joan Lingard,
trad. de l'anglais (Royaume-Uni) par Jean-François Crochet,
Au-delà des barricades,
Paris, Duculot (Travelling), 1973.

Catherine Cuenca,
Sauver Mina,
Paris, Scrineo, 2021.

Vincent Villeminot,
Nous sommes l'étincelle,
Paris, Pocket jeunesse-PKJ, 2019, p. 506.

1. Christian Chelebourg, « Introduction : La rage de civiliser », Christian Chelebourg, Francis Marcoin (dir.), « Civiliser la jeunesse », *Cahiers Robinson*, 38, Arras, Artois Presses Université, 2015, p. 12.

2. Marie-Claude Monchaux, *Écrits pour nuire : Littérature enfantine et subversion*, Paris, Union nationale inter-universitaire, 1985. Sur ce sujet, voir : M. Kuhlmann, N. Kuntzmann, H. Bellour, *Censure et bibliothèques au xx^e siècle*, éditions du Cercle de la Librairie (Bibliothèque), 1989.

3. Axl Cendres, *La drôle de vie de Bibow Bradley*, Paris, Sarbacane, 2012.

4. « Un accès au livre profondément inégal selon les milieux sociaux », Observatoire des inégalités, 2 septembre 2021, d'après les données 2018 du ministère de la Culture [en ligne] : <https://www.inegalites.fr/Un-acces-au-livre-profondement-inegal-selon-les-milieux-sociaux> [consulté le 19/04/23].

5. Christian Ruby, « La paix à l'époque de la fin de l'histoire », *Le Philosophoire*, vol. 24, n°1, 2005, pp. 19-30.

6. Aurore Mrejen, « Absence de pensée et responsabilité chez Hannah Arendt. À propos d'Eichmann », *Raison publique*, 6 mai 2013, archivé sur WaybackMachine : https://web.archive.org/web/*/http://www.raison-publique.fr/article606.htm [consulté le 01/06/2022].

7. Karl Popper, *The Open Society and its Enemies*, London, Routledge, 2012.

8. Thierry Crépin, « Haro sur le gangster ! ». *La moralisation de la presse enfantine 1934-1954*, Paris, CNRS éditions, 2001.

Retrouvez tous les titres de la bibliographie de l'autrice sur le lien :

<https://docs.google.com/document/d/1v68fzYyDQQ6QYnMnViHoHbjAX-xHYCQI/edit?usp=sharing&oid=111866517665539022639&rtpof=true&sd=true>